OIS

LOUIS-H. FRECHETTE

LES OISEAUX DE NEIGE

SONNETS

QUÉBEC
C. DARVEAU, IMPRIMEUR
1879

LES OISEAUX DE NEIGE

OIS

LOUIS-H. FRECHETTE

LES OISEAUX DE NEIGE

SONNETS

A mon ami A. Globensky.
L. H. Frechette

24 juin 79

QUÉBEC
C. DARVEAU, IMPRIMEUR

1879

LP
PS9461.R43Q4

PROLOGUE

171780

10

L

Quand le
Quitte nos
Sur nos c
Ces visite

Des grai
Contre la
Seul le re
Ces cour

LES OISEAUX DE NEIGE

—

Quand le rude Equinoxe, avec son froid cortége,
Quitte nos horizons moins inhospitaliers,
Sur nos champs de frimas s'abattent par milliers
Ces visiteurs ailés qu'on nomme oiseaux de neige.

Des graines nulle part ! nul feuillage aux halliers !
Contre la giboulée et nos vents de Norvége,
Seul le regard d'en haut les abrite, et protége
Ces courriers du soleil en butte aux oiseliers.

Chers petits voyageurs, sous le givre et la grêle,
Vous voltigez gaîment, et l'on voit sur votre aile
Luire un premier rayon du printemps attardé.

Allez, tourbillonnez autour des avalanches ;
Sans peur, aux flocons blancs mêlez vos plumes blanches :
Le faible que Dieu garde est toujours bien gardé !

L'ANNÉE CANADIENNE

(A MON PÈRE)

La tem
A jeté
Où l'ar
Décrit

La pro
Bravan
Au son
Sous vo

JANVIER

—

La tempête a cessé. L'éther vif et limpide
A jeté sur le fleuve un tapis d'argent clair,
Où l'ardent patineur, dans sa course intrépide,
Décrit mainte hyperbole à dérouter Képler.

La promeneuse, loin de son boudoir tépide,
Bravant, sous les peaux d'ours, les morsures de l'air,
Au son des grelots d'or de son cheval rapide,
Sous vos yeux éblouis passe comme un éclair.

Et puis, pendant les nuits froidement idéales,
Quand, au ciel, des milliers d'aurores boréales
Battent de l'aile ainsi que d'étranges oiseaux,

Dans les salons ambrés, nouveaux temples d'idoles,
Aux accords de l'orchestre, au feu des girandoles,
Le quadrille joyeux déroule ses réseaux !

FEVRIER

—

Aux pans du ciel l'hiver drape un nouveau décor ;
Au firmament, l'azur de tons roses s'allume ;
Sur nos trottoirs, un vent plus doux enfle la plume
Des petits moineaux gris qu'on y retrouve encor ;

Maint coup sec retentit dans la forêt qui dort ;
Et, dans les ravins creux qui s'emplissent de brume,
Aux franges du brouillard malsain qui nous enrhume,
L'Orient plus vermeil met une épingle d'or.

Folâtre, et secouant sa clochette argentine,
Le bruyant carnaval fait sonner sa bottine
Sur le plancher rustique et le tapis soyeux ;

Le spleen chassé s'en va chercher d'autres victimes ;
La gaieté vient s'asseoir à nos cercles intimes !
C'est le mois le plus court : passons-le plus joyeux !

MARS

—

Adieu les jours sereins, et les nuits étoilées!
La neige à flocons lourds s'amoncelle à foison,
Au penchant des coteaux, dans le fond des vallées :
C'est le dernier effort de la rude saison.

C'est le mois ennuyeux, le mois des giboulées ;
Des frimas cristallins l'étrange floraison
Brode ses fleurs de givre aux branches constellées ;—
Là-bas un trait bronzé dessine l'horizon.

Le vieux chasseur des bois dépose ses raquettes ;
Plus d'orignaux géants, plus de biches coquettes,
Plus de course lointaine au lointain Labrador !

Il s'en consolera, dans la combe voisine,
En regardant monter, sur un feu de résine,
La sève de l'érable en brûlants bouillons d'or.

---

es ;
tes,
!

AVRIL

—

La neige fond partout ; plus de sombre avalanche!
Le soleil se prodigue en traits plus éclatants ;
La sève perce l'arbre en bourgeons palpitants
Qui feront sous les fruits, plus tard, plier la branche.

Un vent tiède succède aux farouches autans ;
L'hirondelle est encore au loin ; mais, en revanche,
Des milliers d'oiseaux blancs couvrent la plaine blanche
Et de leurs cris aigus rappellent le printemps.

Sous sa féconde effluve, il faut que tout renaisse !
Avril c'est le réveil, avril c'est la jeunesse !
Mais quand la poésie ajoute : *mois des fleurs*,

Il faut bien avouer,—nous que trempe l'averse,
Qu'entraîne la débâcle, ou qu'un glaçon renverse,—
Que les poëtes sont de charmants persifleurs !

MAI

—

Hozanna ! La forêt renait de ses ruines ;
La mousse attache au roc son manteau de velours ;
La grive chante ; au loin, les grands bœufs de labours
S'enfoncent tout fumants dans les chaudes bruines ;

Le soleil agrandit l'orbe de son parcours ;
On ne sait quels frissons passent dans les ravines ;
Et dans l'ombre des nids,—fidèle aux lois divines,—
Bientôt va commencer la saison des amours !

Aux échos d'alentour chantant à gorge pleine,
Le semeur, dont la main fertilise la plaine,
Jette le froment d'or dans les sillons fumés.

Sortons tous ; et, groupés sur le seuil de la porte,
Respirons à loisir le vent qui nous apporte
Comme un vague parfum de lilas embaumés !

JUIN

—

L'Eté met des fleurs à sa boutonnière ;
Au fond des taillis et dans les roseaux,
Ivres de soleil, les petits oiseaux
Entonnent en chœur l'hymne printannière ;

Sur les clairs sommets, les champs et les eaux,
Tombent de l'azur des jets de lumière ;
Au nid, au palais et sous la chaumière,
Le parfait amour tourne ses fuseaux.

Sous les bois touffus la source murmure ;
La brise en jouant berce la ramure ;
Le papillon vole au rosier fleuri ;

Tout chante, s'émeut, palpite, étincelle...
Transports infinis ! joie universelle !
A son créateur la terre a souri !

JUILLET

—

Depuis les feux de l'aube aux feux du crépuscule,
Le soleil verse à flots ses torrides rayons ;
On voit pencher la fleur et jaunir les sillons :
Voici les jours poudreux de l'âpre canicule !

Le chant des nids a fait place au chant des grillons ;
Une effluve brûlante autour de nous circule ;
La nature, qui vit dans chaque animalcule,
Fait frissonner d'émoi tout ce que nous voyons.

Mais quand le bœuf qui broute à l'ombre des grands chênes
Se tourne haletant vers les sources prochaines,
Quels sont donc, dites-vous, ces groupes affolés

Déroulant sous les bois leur course furieuse ?
C'est la vacance, ami, la vacance rieuse ! —
Comme ils sont loin de nous ces beaux jours envolés !

AOUT

—

C'est la fenaison ; tout le reste chôme.
Dès qu'on voit du jour poindre les blancheurs,
En groupes épars, les rudes faucheurs
Vont couper le foin au sauvage arôme.

Au bord des ruisseaux, d'indolents pêcheurs,
Des saules pensifs, dorment sous le dôme ;
Et, le soir venu, l'air qui nous embaume
Apporte déjà d'étranges fraîcheurs.

Mais, quand midi luit sur les fondrières,
Deux à deux, cherchant de blondes clairières,
Le panier au bras,—sur le tapis vert,—

Des couples charmants vont sous la feuillée
Par un beau ciel d'or tout ensoleillée,
Riant et chantant, mettre le couvert !

SEPTEMBRE

—

L'atmosphère dort, claire et lumineuse ;
Un soleil ardent rougit les houblons ;
Aux champs, des monceaux de beaux épis blonds
Tombent sous l'effort de la moissonneuse.

Sonore et moqueur, l'écho des vallons
Répète à plaisir la voix ricaneuse
Du glaneur qui cherche, avec sa glaneuse,
Pour s'en revenir des sentiers plus longs.

Tout à coup éclate un bruit dont la chute
Retentit au loin, et que répercute
Du ravin profond le vaste entonnoir.

Quelle est la raison de ce tintamarre ?...
C'est quelque chasseur qui, de mare en mare,
Poursuit la bécasse ou le canard noir !

OCTOBRE

—

Les feuilles des bois sont rouges et jaunes ;
La forêt commence à se dégarnir ;
L'on se dit déjà : l'hiver va venir,
Le morose hiver de nos froides zones.

Sous le vent du nord tout va se ternir...
Il ne reste plus de vert que les aulnes,
Et que les sapins dont les sombres cônes
Sous les blancs frimas semblent rajeunir.

Plus de chants joyeux ! plus de fleurs nouvelles !
Aux champs moissonnés les lourdes javelles
Font sous leur fardeau crier les essieux.

Un brouillard dormant couvre les savanes ;
Les oiseaux s'en vont, et leurs caravanes
Avec des cris sourds passent dans les cieux !

NOVEMBRE

Jours de deuil ! plus de nids sous le feuillage vert !
Les chantres de l'été désertent nos bocages ;
L'on n'entend que le cri de l'oiseau dans les cages,
Avec les coups de bec sonores du pivert.

De jaunissants débris le gazon s'est couvert ;
Les grands bœufs tristement reviennent des pacages ;
Et la sarcelle brune, au bord des marécages,
Prend son essor pour fuir l'approche de l'hiver.

Aux arbres dépouillés la brise se lamente ;
A l'horizon blafard, l'aile de la tourmente
Fouette et chasse vers nous d'immenses oiseaux gris...

Des passants tout en noir gagnent le cimetière ;
Suivons-les, et donnons notre pensée entière,
Pour un instant, à ceux que la mort nous a pris !

DECEMBRE

—

Le givre étincelant, sur les carreaux gelés,
Dessine des milliers d'arabesques informes ;
Le fleuve roule au loin ses banquises énormes ;
De fauves tourbillons passent échevelés.

Sur la crête des monts par l'ouragan pelés,
De gros nuages lourds heurtent leurs flancs difformes ;
Les sapins sont tout blancs de neige, et les vieux ormes
Dressent dans le ciel gris leurs grands bras désolés.

Des hivers boréaux tous les sombres ministres
Montrent à l'horizon leurs figures sinistres ;
Le froid darde sur nous son aiguillon cruel.

Evitons à tout prix ses farouches colères ;
Et, le verre à la main, narguant les vents polaires,
Réchauffons-nous autour de l'arbre de Noël !

---

res,

PAYSAGES

(A SON EXCELLENCE LUC LETELLIER DE ST. JUST,
GOUVERNEUR DE LA PROVINCE DE QUÉBEC)

En ren
D'un p
Sur un
Et don

Si l'on
On ape
Une al
Sourit

SPENCER WOOD

—

A Mademoiselle Letellier de St-Just

—

En remontant le fleuve, ont fait la découverte
D'un pavillon tout blanc coquettement assis
Sur un épais massif de tuf aux flancs noircis
Et dont la large cime est de grands bois couverte.

Si l'on cherche à sonder des yeux les éclaircis,
On aperçoit, plus loin, sur la pelouse verte,
Une altière villa dont la porte entr'ouverte
Sourit hospitalière à vos pas indécis,

Vaste piazza, sentiers fleuris, fraîches ramures,
Bosquets pleins de parfums, d'oiseaux et de murmures,
Site le plus charmant que l'œil aît contemplé !

C'est Spencer Wood, joli tableau, riant poëme,
Foyer que la Patrie offre à son chef suprême,
Et qui jamais ne fut plus noblement peuplé !

LE LAC DE BELŒIL

—

Qui n'aime à visiter ta montagne rustique,
O lac qui, suspendu sur vingt sommets hardis,
Dans ton lit d'algue verte, au soleil resplendis,
Comme un joyau tombé d'un écrin fantastique ?

Quel mystère se cache en tes flots engourdis ?
Ta vague a-t-elle éteint quelque cratère antique ?
Où bien Dieu mit-il là ton urne poétique
Pour servir de miroir aux saints du paradis ?

Caché, comme un ermite, en ces monts solitaires,
Tu ressembles, ô lac ! à ces âmes austères
Qui vers tout idéal se tournent avec foi.

Comme elles, aux regards des hommes tu te voiles ;
Calm , le jour,—le soir, tu souris aux étoiles ;
Et puis il faut monter pour aller jusqu'à toi !

LE CAP ÉTERNITÉ

—

C'est un bloc écrasant dont la crête surplombe
Au-dessus des flots noirs, et dont le front puissant
Domine le brouillard, et défie en passant
L'aile de la tempête ou le choc de la trombe.

Enorme pan de roc, colosse menaçant
Dont le flanc narguerait le boulet et la bombe,
Qui monte d'un seul jet dans la nue, et retombe
Dans le gouffre insondable où sa base descend !

Quel caprice a dressé cette sombre muraille ?
Caprice ! qui le sait ? Hardi celui qui raille
Ces aveugles efforts de la fécondité !

Cette masse nourrit mille plantes vivaces ;
L'hirondelle des monts niche dans ses crevasses ;
Et ce monstre farouche a sa paternité !

LE NIAGARA

—

L'onde majestueuse avec lenteur s'écoule ;
Puis, sortant tout à coup de ce calme trompeur,
Furieux, et frappant les échos de stupeur,
Dans l'abîme sans fond le fleuve immense croule.

C'est la chute ! son bruit de tonnerre fait peur
Même aux oiseaux errants, qui s'éloignent en foule
Du gouffre formidable où l'arc-en-ciel déroule
Son écharpe de feu sur un lit de vapeur.

Tout tremble ; en un instant cette énorme avalanche
D'eau verte se transforme en monts d'écume blanche,
Farouches, éperdus, bondissant, mugissant...

Et pourtant, ô mon Dieu, ce flot que tu déchaînes,
Qui brise les rochers, pulvérise les chênes,
Respecte le fétu qu'il emporte en passant !

LONGEFONT

—

A PROSPER BLANCHEMAIN

—

Ce fut, dit-on, jadis un paisible couvent
Coquettement caché sur les bords où la Creuse
Avec un bruit d'écluse, en serpentant se creuse
Un lit sonore et frais sous le saule mouvant.

Des grands arbres perçant la voûte ténébreuse,
Sa tour jumelle luit sous le soleil levant...
Je ne l'ai jamais vu ; mais, en rêve, souvent
J'ai suivi les détours de son allée ombreuse.

Près du parterre en fleurs, un homme au front serein
Où le génie a mis son cachet souverain,
Contemple avec amour l'ange de sa famille ;

Son fils est là, tout près, qui se penche à demi
Sur trois gais chérubins jouant sous la charmille...
Je n'en connais aucun, mais je suis leur ami !

—

LE LAC DE BEAUPORT

—

Quel frais miroir ! Sa nappe humide se découpe,
Dans les sables, un lit paisible, au creux d'un val ;
Les montagnes lui font un cadre sans rival ;
Et lui, dans son flot clair, mire leur ronde croupe.

Sur la rive, un balcon d'aspect oriental
Emerge d'un massif d'érables qui se groupe
Au fond de l'anse où dort une svelte chaloupe
Dont le flanc touche à peine au limpide cristal.

C'est le lac de Beauport, ce joyau solitaire,
Ce petit coin béni, ce paradis sur terre,
Ce croquis merveilleux, ce délicat pastel,

Où la blonde légende, en repliant ses voiles,
Laissa tomber, avant de monter aux étoiles,
De sa robe d'azur un reflet immortel !

LE RAPIDE

—

L'eau qui se précipite en énorme volume,
Heurtant l'angle des rocs sur leur base tremblants,
Avec de longs cris sourds, roule en tourbillons blancs :—
C'est le fleuve qui prend sa course dans la brume !

Comme un cheval fougueux dont on saigne les flancs,
Il se cabre d'abord, puis court, bondit, écume,
Et va dans le lointain cacher son flot qui fume
Sous le rocher sonore ou les grands bois ronflants.

De partout l'on entend monter des clameurs vagues ;
On voit de gros oiseaux pêcheurs suivre les vagues,
De remous en remous plongeant et tournoyant ;

Par un dernier effort cramponnés au rivage,
Les vieux troncs rabougris penchent leur front sauvage,
Noirs fantômes, au bord de l'abîme aboyant !

LE CAP TOURMENTE

—

Robuste, et largement appuyé sur sa base,
Le colosse trapu s'avance au sein des flots ;
Sur son flanc tout couvert de pins et de bouleaux,
Un nuage s'étend comme un voile de gaze.

Sur son vaste sommet, de merveilleux tableaux
Se déroulent devant le regard en extase ;
Et vous suivez des yeux chaque voile qui rase,
Dix-huit cents pieds sous vous, le fleuve aux verts îlots.

Autrefois c'était là presque un pélérinage.
Un jour, il m'en souvient, écoliers tout en nage,
Nous gravîmes gaîment ses agrestes sentiers.

Je crois revoir encor notre dîner sur l'herbe
Qui tapisse ta croupe immense, ô mont superbe !
Et je rêve, à l'aspect de tes plateaux altiers.

LE MONTMORENCY

—

Au détour du courant où le flot qui la ronge
Embrasse les contours de l'Ile d'Orléans,
Comme une énorme trombe, entre deux caps géants,
La blanche cataracte au fond du gouffre plonge.

Indicibles attraits des abîmes béants !—
Imposantes rumeurs que la brise prolonge !
Lourds flocons écumeux qui passez comme un songe,
Et que le fleuve emporte aux mornes océans !

Spectacle saisissant, grandiose nature,
A vous interroger quand l'esprit s'aventure,
Le cœur revient toujours dans un trouble nouveau ;

Le bruit, le mouvement, le vide, le vertige,
Tout cela va, revient, tourbillonne, voltige,
Ivre et battant de l'aile aux voûtes du cerveau !

LES MILLE-ISLES

—

Massifs harmonieux, édens des flots tranquilles,
D'oasis aux fleurs d'or innombrables réseaux,
Que la vague caresse et que les blonds roseaux
Encadrent du fouillis de leurs tiges mobiles !

Bosquets que l'onde berce au doux chant des oiseaux
Des zéphyrs et des nids pittoresques asiles,
Mystérieux et frais labyrinthe, Mille-Isles !
Chapelet d'émeraude égrené sur les eaux.

Quand, la première fois, je vis, sous vos ombrages,
Les magiques reflets de vos brillants mirages,
Un chaud soleil de juin dorait vos verts abris ;

D'enivrantes senteurs semblaient monter des grèves ;
Et je crus entrevoir ce beau pays des rêves
Où la sylphide joue avec les colibris !

LE SAGUENAY

—

Cela forme deux rangs de massifs promontoires,
Gigantesque crevasse ouverte, aux premiers jours,
Par quelque cataclysme, et qu'on croirait toujours
Prête à se refermer, ainsi que des mâchoires.

Au pied de caps à pic dressés comme des tours,
Le Saguenay profond roule ses ondes noires ;
Parages désolés pleins de mornes histoires !
Fleuve mystérieux pleins de sombres détours !

Rocs foudroyés, sommets aux pentes infécondes,
Sinistres profondeurs qui défiez les sondes,
Vaste mur de granit qu'on nomme *Eternité*,

Comme on se sent vraiment chétif, quand on compare
A vos siècles les ans dont notre orgueil se pare,
Et notre petitesse à votre immensité !

LES MARCHES NATURELLES

—

Encaissé dans un lit aux arêtes rugueuses,
Entre deux pans abrupts rongés par le courant,
Tout au fond d'un ravin sinueux, le torrent,
Avec un bruit confus, roule ses eaux fougueuses.

Du rivage escarpé jusqu'au bois odorant
Dont l'ombre couvre au loin ces grèves rocailleuses,
Des gradins naturels aux formes merveilleuses,
Taillés dans le granit, s'élèvent rang par rang.

Mystérieux degrés, colossales assises,
Vastes couches de roc bizarrement assises,
Dites, n'êtes-vous pas les restes effondrés

D'une étrange Babel aux spirales dantesques,
Ou bien quelque escalier aux marches gigantesques
Bâti pour une race aux pas demesurés ?

LE PLATON

—

A Madame H. G. Joly

—

Sa double vérandah couronne un monticule,
Que la montagne porte à son flanc adossé ;
On l'aperçoit du large, à mi-côte exhaussé,
Au pied du rocher sombre où sa masse s'accule.

C'est un château qui n'a ni herse ni fossé ;
Une simple charmille autour de lui circule ;
Mais quand le tout se dore aux feux du crépuscule,
C'est un tableau superbe, et largement brossé.

De grands arbres touffus pleins de lumière et d'ombre,
Rejoignant les arceaux de leurs rameaux sans nombre,
Font à la villa blanche un dais aérien.

La porte ouverte anime encor le paysage :
Entrons ! c'est le foyer hospitalier d'un sage,
D'un aimable convive, et d'un grand citoyen !

AMITIÉS

Poëte
Franc
Je te
Quand

Ami, j
Comm
Et ce
Me fai

A THÉODORE VIBERT

—

Poëte, dont la muse oubliant la distance
Franchit les vastes mers pour me serrer la main,
Je te bénis, ô toi qui parles d'espérance
Quand la morne douleur assombrit mon chemin !

Ami, je t'ai compris : aux longs jours de souffrance,
Comme aux heures de joie, il faut un lendemain ;
Et ce mot seul, venu des rives de la France,
Me fait déjà trouver le sort moins inhumain.

A tout enfantement préside le malaise ;
Et, sur l'humanité la main de fer qui pèse,
Me fait mieux espérer et croire en l'avenir.

Trop faible pour lutter, je me fais sentinelle ;
Et tous les jours mon œil, du haut de la tourelle,
Demande à l'horizon s'il ne voit rien venir.

A PROSPER BLANCHEMAIN

—

Toi dont l'aile plana sur notre aurore, ô France
Toi qui de l'idéal connais tous les chemins !
Toi dont le nom, fanfare aux éclats surhumains,
De tout peuple opprimé sonne la délivrance !

Terre aux grands deuils suivis d'éclatants lendemains !
Noble Gaule, pays de l'antique vaillance,
Qui sus toujours unir, merveilleuse alliance,
Au pur esprit des Grecs, l'orgueil des vieux Romains !

Toi qui portes au front Paris, l'auguste étoile
Qui de l'humanité dirige au loin la voile,
Nous, tes fils éloignés, nous t'aimons, tu le sais !

Nous acclamons ta gloire et pleurons tes défaites...
Mais c'est en écoutant le chant de tes poëtes
Que nous sentons surtout battre nos cœurs français !

A Mme ELISA FRANK

—

Quand la nuit tombe,—au bord secret des étangs clairs,
Où le flot balancé dans son urne trop pleine
Inonde vaguement de ses pâles éclairs
Un fouillis d'ajoncs d'or qui tremble à chaque haleine, —

Avez-vous entendu,—voix d'ange ou de sirène,—
Animant tout à coup l'ombre des bois déserts,
D'un rossignol ému la cantate sereine
S'élever lentement dans le calme des airs ?

Tout fait silence alors—souffles, soupirs, murmures,
Lyres des soirs que Dieu suspendit aux ramures,
De la brise et des nids colloques enchantés...

Madame, vous avez de l'oiseau solitaire
L'accent victorieux, et chacun doit se taire
Dans le ravissement sitôt que vous chantez!

A M. DE BERLUC-PERUSSIS

POÉTE PROVENCAL

—

Poëte, hier encore, en humant quelques verres
De votre fin muscat de Provence,—frileux,
Je me pris à rêver aux climats fabuleux
De votre beau Midi, doux pays des trouvères.

Souffles tièdes berçant de frais papillons bleus,
Ciel d'azur, rayons d'or, roses et primevères !...
Désespérant contraste avec les froids sévères
De nos zones qu'attriste un soleil nébuleux!

De vie et de parfums brises exhubérantes !
Aux chansons des oiseaux forêts toujours vibrantes !
Langue au rythme sonore et plein de nonchaloir !

Ces horizons vermeils ! cet hiver chimérique !—
Dites, n'est-ce pas là quelque monde féerique
Où pour être poëte on n'a qu'à le vouloir ?

A M. RAOUL BONNERY

—

A l'heure où le loup rôde en cherchant sa pâture,
Heure sombre où l'enfant tressaille au moindre bruit !
Quand, au fond du ciel morne où nul astre ne luit,
L'ombre, sinistre oiseau, plane sur la nature,

Souvent le voyageur, égaré dans la nuit,
Laisse flotter la rène au col de sa monture ;
Et l'animal, cessant d'aller à l'aventure,
D'un pas ferme, tout droit au gîte le conduit.

Ta muse, c'est la sûre et fidèle cavale,
Poëte ! et tu pourrais errer par intervalle,
Tâtonnant sur la voie où le doute est vainqueur ;

Mais à son noble instinct toujours tu t'abandonnes,
Certe ! et voilà pourquoi, même quand tu fredonnes,
Tu sais si bien trouver tous les chemins du cœur !

A PAUL VIBERT

—

Ce soir, mon ami, les pieds aux chenets,
Dont un froid de loup attisait la flamme,
J'ai pu savourer tes charmants sonnets,
Et, le cœur ému, ma muse t'acclame !

Je ne dirai point que je m'y connais ;
On prendrait cela pour de la réclâme ;
Mais en te lisant je te devinais,
Et c'est beaux vers-là m'ont remué l'âme.

D'aube et de jeunesse ils sont lumineux;
Pourtant du passé, l'on respire en eux
Je ne sais quel doux et suave arome :—

Bercé par leur rythme, on croit, par instants,
—Vaine illusion ! —de ses dix-huit ans,
Voir passer au loin le vague fantôme !

A M. NÉRÉE BEAUCHEMIN

—

J'aime à gravir les monts sauvages, le matin,
A l'heure harmonieuse et pleine de mystère
Où le brouillard des nuits, rafraîchissant la terre,
Perle en bruines d'or au feuillage du thym.

Et si, du fond du val, quelque timbre argentin
Soudain dans l'air sonore éclate solitaire,
Toutes les autres voix pour moi semblent se taire,
Et j'écoute ravi la chanson du lointain.

Poëte, ouvre joyeux l'aile de ton génie,
Chante ! ton chant si pur rompt la monotonie
Des vulgaires accents du grand concert banal ;

Et moi—dont le soleil à l'horizon décline,—
Je veux monter souvent sur la sainte colline,
Pour entendre de loin ton refrain matinal !

A Mme JEHIN-PRUME

—

Aux frais bourdonnements des abeilles dorées,
Aux chants du rossignol se prolongeant sur l'eau,
Aux confuses rumeurs des limpides soirées,
Aux duos amoureux de l'onde et du roseau,

A l'orchestre enivrant des brises éplorées
Qui bercent des forêts l'harmonieux réseau,
N'as-tu pas dérobé ces notes inspirées
Qui vibrent, Rosita, dans ton gosier d'oiseau ?

Mais non, ô douce artiste ! ô belle charmeresse !
Des sons les plus divins la troupe enchanteresse
Devant tes fiers accents a pâli mille fois ;

Car, vois-tu, quand la foule à ton chant suspendue,
Frémit d'enthousiasme et t'acclame, éperdue,
C'est un ange du ciel qui chante par ta voix !

A CALIXA LAVALLÉE

—

Oui, berce-nous toujours dans des flots d'harmonie,
O pianiste ! la foule acclame ; et pour ma part,
Même quand ta main court sur l'ivoire au hasard,
J'éprouve les frissons d'une ivresse infinie !

Mais quand ton poing bondit sur un clavier d'Erard,
En voyant tant de force à tant de grâce unie,
Chacun sent que la Muse alluma ton génie
A l'immortel flambeau des grands maîtres de l'Art.

Fanfares du clairon, doux cri des hirondelles,
Grondement du tonnerre ou bruissement d'ailes,
La nature à ton jeu prête ses mille voix.

Comme Litz et Thalberg, ces nouveaux Prométhées,
Tu sais donner une âme aux touches enchantées
Du royal instrument qui chante sous tes doigts !

A Miss WINNIE HOWELLS

—

Bravant dans ses rigueurs notre zone neigeuse,
Tourterelle échappée à l'Orient vermeil,
Qui donc a dirigé ton aile voyageuse
Vers nos pays du Nord oubliés du soleil ?

Toi dont Venise, au chant de sa lagune heureuse,
Berça le premier rêve et le premier sommeil !
Quel caprice a conduit ta course aventureuse
Vers ces bords où l'été n'a qu'un tardif réveil ?

Oh ! je le sais, enfant ! A la plus pure flamme
Ton père, doux poëte, alluma ta belle âme ;
Et, fier de nous montrer un cœur comme le tien,

Après avoir,—ô barde à la voix sympathique !—
Chanté notre pays sur sa lyre exotique,
Il t'envoya vers nous pour faire aimer le sien !

———

ESPAGNE

A S. E. le Comte de Premio-Réal,

Consul d'Espagne a Québec

—

Charmant pays du Cid et de Don Diego,
Espagnes, Aragon, Castille, Andalousie,
Doux climats où les vents sont chargés d'ambroisie,
Sol qu'adora Musset, et que chanta Hugo :

Souvent, l'aigrette au front comme un noble hidalgo,
Dans un nimbe vermeil, j'ai vu ma fantaisie
Cueillir dans tes jardins la fleur de poésie,
Et sous tes balcons d'or danser le fier tango.

J'ai mainte fois erré dans tes vieux palais maures ;
Je me suis endormi sous tes verts sycomores ;
J'ai vu, près du flot clair qui baigne tes coteaux,

La tzigane à l'œil noir laisser tomber son pagne . . .
Et, sous ton beau ciel bleu j'ai bâti cent châteaux
Merveilleux ; mais c'étaient des châteaux en Espagne !

ENVOI

—

Chez nous, un sentiment qui ne saurait périr,
C'est l'amour du vieux sol qu'à bénir on s'obstine,
Du vieux sol poétique où chanta Lamartine,
Sol maternel pour qui nous voudrions mourir !

Bon sang ne ment jamais ; bon sang ne peut tarir :
La France ! nous l'aimons d'une ardeur enfantine ;
Mais, après, elle, ami, vive sa sœur latine !
Nous l'admirions déjà : vous l'avez fait chérir.

O vous, le noble enfant de la verte Hispanie,
Nature chaleureuse, artiste de génie,
Vers vos frères, un jour, si vous portez vos pas,

Dites-leur qu'un grand vide est fait à votre place ;
Que nos âmes n'ont rien de nos plaines de glace,
Et que chez nous les cœurs sont chauds comme là-bas !

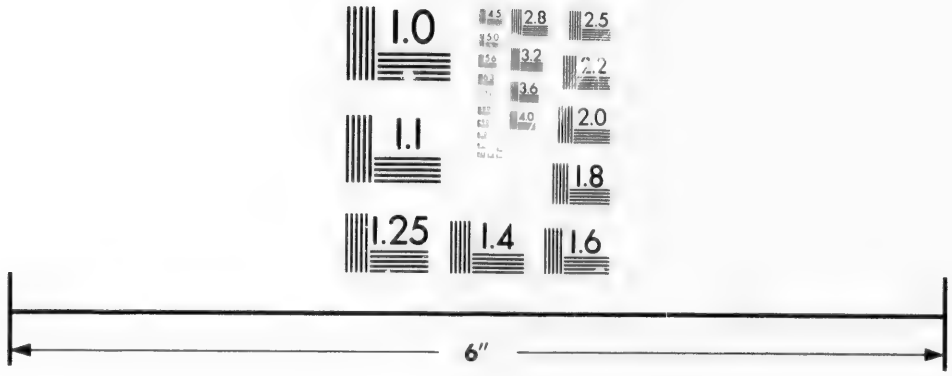
A ALFRED GARNEAU

—

Pourquoi chanter, ami, lorsque l'homme n'écoute
Que le son du métal, et qu'il va, délirant
Comme un triste insensé, laisser indifférent
Ses lambeaux de croyance aux épines du doute ?

Bien longtemps j'ai voulu résister au torrent,
M'attacher aux rameaux dont s'ombrageait ma route;
Mais des illusions le baume goutte à goutte
S'échappa de mon cœur pour suivre le courant.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.0

A bien des chocs cruels ma lyre s'est brisée ;
A lutter sans espoir ma main s'est épuisée ;
J'ai fui le sol mouvant qui manquait sous mon pié ;

Et si, barde vaincu, parfois je chante encore,
C'est qu'il reste en mon âme une corde sonore
Qui vibrera toujours au nom de l'amitié !

INTIMITÉS

Il a
Il t
Et
Il r

Et
D'u
Il j
Sen

LUI

—

Il a bientôt deux ans. Parfois, quand je le gronde,
Il baisse ses grands yeux qu'une larme a ternis ;
Et puis, avec des airs de douceur infinis,
Il relève vers moi sa belle tête blonde.

Et tout à coup,—l'enfance a ces retours bénis,—
D'un sourire joyeux sa figure s'inonde ;
Il jase en éclatant de rire, et sa faconde
Semble un gazouillement d'oiseaux au bord des nids.

Alors au fond de moi quelque chose remue ;
De tendresses sans nom ma pauvre âme est émue ;
Sous mes cils, à mon tour, je sens des pleurs venir...

Soyez aimé, mon Dieu, vous dont l'omnipotence
A créé la famille, et, pour nous rajeunir,
Nous donne les enfants, ces fleurs de l'existence !

A MON FRÈRE ACHILLE

—

Frère, tu veux causer ; tu veux que je rassemble
Mes souvenirs ; tu veux, me tenant par la main,
Comme un vieillard penché sur son bâton qui tremble,
Des jours qui ne sont plus remonter le chemin.

Il fut bien rude, hélas ! ce long passé qui semble
Pourtant si court, plus tard, au pauvre cœur humain !
Nous n'avons pas fléchi, car nous étions ensemble ;
Nous le sommes encor : le serons-nous demain ?

C'est l'avenir, vois-tu, qui frappe à notre porte ;
Laissons le passé fuir avec ce qu'il emporte ;
Oublions s'il fut triste ou s'il fut caressant ;

Et, pour braver le sort et ses coups arbitraires,
Rendons grâces au ciel qui nous fit deux fois frères :
L'une par la pensée et l'autre par le sang !

A Mlle CHAUVEAU

—

A quoi donc rêvent-ils, vos beaux yeux andalous,
Quand, voilant à demi sa lueur incertaine,
Votre regard s'en va se perdre loin de nous,
Comme s'il contemplait quelque image lointaine ?

Quand vous semblez chasser toute pensée humaine
Et que, sur le clavier au son plaintif et doux,
Sans but, las et distrait, votre doigt se promène,
Jeune fille rêveuse, à quoi donc songez-vous ?

Oh ! sans doute qu'alors votre âme ouvre ses ailes,
Et s'en va retrouver, dans des sphères nouvelles,
Ceux que le ciel emporte, hélas ! et ne rend pas !

Nous vivons dans un monde où presque tout s'oublie ;
Mais il reste toujours quelque chaînon qui lie
Les anges de là-haut aux anges d'ici-bas !

A Mme OSCAR DUNN

—

Cousine, j'aime à voir sourire vos dents blanches;
J'aime entendre éclater votre rire mutin :
Jamais son plus joyeux, timbre plus argentin,
N'ont encor résonné sur des lèvres plus franches.

On dirait un oiseau lançant, de branche en branches,
Dans l'éther du ciel pur son hymne du matin . . .
Ah! c'est que le bonheur que vous fit le destin
Luit dans vos grands yeux bleus, bleus comme les pervenches.

Le bonheur ! le bonheur ! ô trésor précieux
Que notre sphère envie à la splendeur des cieux !
Rose du paradis que tout homme a rêvée !

Mot de l'immense énigme où le cœur se confond !
Mot qui pour l'âme humaine est un gouffre profond !
Bonheur ! perle sans prix que vous avez trouvée !

IN MEMORIAM

—

Oui, je suis revenu sous la fenêtre aimée,
Dérobée à moitié sous les grands arbres verts,
Où, pour ouïr du soir les murmures divers,
Vous penchiez si souvent votre tête charmée.

Les oiseaux gazouillaient dans les sentiers couverts
Les fleurs ouvraient au vent leur corolle embaumée ;
Et, saluant de loin la fenêtre fermée,
Je m'arrêtai pensif pour crayonner ces vers.

La brise au vol serein jouait dans les ramilles ;
D'âcres senteurs montaient des épaisses charmilles ;
Le Couchant teignait d'or le front de la villa ;

Et, cependant, malgré ces splendeurs réunies,
Ces rayons, ces parfums, ces fleurs, ces harmonies,
Le deuil planait partout, car vous n'étiez plus là !

A MA BELLE-SŒUR

Mme J. Leman

—

Madame, quand le ciel vous fit dépositaire
De ces deux chers enfants qui sont votre fierté,
Avez-vous réfléchi que Dieu,—charmant mystère !—
Triplait ainsi chez vous la grâce et la beauté ?

Vous le savez sans doute, il n'est rien sur la terre,
Non, rien de comparable à cette majesté
Que, dans son doux éclat et sa splendeur austère,
Sur un front calme et pur met la maternité !

Madame, j'aime à voir cette auréole sainte
Resplendir où déjà brillait la double empreinte
De la pensée unie à tous les dons du cœur ;

Et c'est parce qu'en vous j'admirais tant la mère,
Que je vous ai voué la tendresse d'un frère
Avant d'avoir le droit de vous nommer ma sœur !

A Mme VICTOR BEAUDRY

—

Au beau pays de l'or quel attrait vous enchaîne,
Vous, la plus fraîche fleur de nos cercles aimés,
Vous qu'on ravit un soir à nos regards charmés,
Mais qu'on devait nous rendre à la saison prochaine ?

Qui sait ? Peut-être, hélas ! qu'en ces lieux embamés
Où le jour est si pur et la nuit si sereine,—
Et puis où vous régnez sans doute en suzeraine,—
Vous oubliez un peu nos cieux moins parfumés !

Oh ! revenez !—Là-bas, sur ces rives fleuries,
Plus doux sont les parfums, plus vertes les prairies,
Les bosquets plus touffus, les échos plus charmants ;

Les oiseaux plus dorés ont la voix plus étrange . . .
Mais ici l'on soupire à votre cher nom d'ange :
Nos climats sont plus froids, mais nos cœurs plus aimants.

A Mme ARMAND PRÉVOST

—

Ma sœur, comme l'oiseau qui traverse la nue,
Quand le soleil d'avril sur ses ailes a lui,
Enfant naïve hier, femme heureuse aujourd'hui,
Au doux nid paternel vous voilà revenue.

Celui que votre cœur s'est donné pour appui
Vous avait loin de nous bien longtemps retenue ;
Il vous ramène enfin : soyez la bienvenue !
Le cercle du foyer s'ouvre pour vous et lui.

Venez ; asseyons-nous autour du feu qui tremble ;
Nos âmes et nos mains se mêleront ensemble :
Quand il est partagé le bonheur est plus grand.

Puis, en vous souhaitant des jours exempts de larmes,
Nous nous demanderons lequel a plus de charmes,
L'ange qu'on nous ravit ou l'ange qu'on nous rend !

A Mme CAUCHON

—

Madame, vous aimez l'artiste de génie,
Ce sculpteur inspiré dont le ciseau savant
Sut si bien reproduire, en ce marbre vivant,
De vos traits fins et doux la suave harmonie.

Vous l'avez dit : plus tard, quelqu'un viendra souvent,
Pour consoler un peu son âme endolorie,
Relire, ému, devant cette image chérie,
De votre souvenir le poëme émouvant.—

Oui, c'est vrai ; mais lors même où, fruit tombé de l'arbre,
Votre fils n'aurait pas ce beau buste de marbre
Pour lui parler de vous et de ses premiers jours,

Il saurait retrouver dans les cœurs, chose rare,
Mieux que vos traits charmants dans ce bloc de carrare,
Votre douce mémoire empreinte pour toujours !

POUR L'ALBUM DE Mme H. MERCIER

—

Avant d'écrire un mot sur cette page blanche,
Sur ses sœurs, en rêvant, j'ai promené mon œil ;
Et, sur ce frais vélin où tant d'amour s'épanche,
L'avoûrai-je ? j'ai craint de trouver un écueil.

J'hésite encore, ainsi qu'un oiseau sur la branche ;
Mais, puisque de ce temple il faut franchir le seuil,
Je m'exécute, et risque une parole franche,
En songeant à celui dont vous êtes l'orgueil.

Car vous aimez, madame, un homme au cœur d'élite ;
Votre âme suit son âme en fidèle acolyte,
Répandant sur sa vie un vase au doux parfum ;

Et, lorsque l'on vous voit si charmante et si bonne,
On sent qu'il a voulu mêler, dans sa couronne,
La fleur de poésie aux lauriers du tribun.

MON BOUQUET

—

Je possède un bouquet de pauvres fleurs fanées,
Que je garde, jaloux, comme on garde un trésor ;
Car dans ce cher débris je crois trouver encor
Le parfum de la main qui me les a données.

Et quand mon souvenir remonte en son essor
De mes jours de bonheur les rives fortunées,
Sur ces roses, que seul le temps a profanées,
Un doux rayon d'amour sème des reflets d'or.

Pauvres fleurs ! . . . bien souvent, inutiles rosées,
Les larmes de mes yeux vous auront arrosées,
Sans rien vous rendre, hélas ! de votre éclat vermeil.

N'importe, je vous aime, ô reliques bénies !
Restez là sur mon cœur ; et mes lèvres ternies
Vous presseront encor dans mon dernier sommeil !

A MA FEMME

—

Hélas ! ma bonne amie, elle fut bien ardue
La route que sans toi j'avais à parcourir ;
Et de tout ce qu'on peut endurer sans mourir
Mon cœur a bien des fois mesuré l'étendue.

Souvent j'ai failli croire, à force de souffrir,
A la fatalité sur mon front suspendue ;
Et si mon âme, enfant, dans l'orage éperdue,
N'a pas senti parfois son courage tarir,

C'est que, lorsque le vent du Nord battait ma voile,
L'Espérance était là, resplendissante étoile,
Dont le rayon béni venait sécher mes pleurs.

Cette étoile, aujourd'hui, c'est ton sourire d'ange,
O femme ! et, pour payer ce bonheur sans mélange,
C'est encore trop peu que vingt ans de douleurs !

EPILOGUE

Pauv
Aux p
Vous
Un p

Pauv
Vous
Mais
Et la

A MES SONNETS

—

Pauvres petits oiseaux que le caprice enlève
Aux paisibles abris de vos taillis secrets,
Vous allez demander aux regards indiscrets
Un peu de cet éclat que toute enfance rêve.

Pauvres petits oiseaux, sur vos humbles attraits
Vous voulez, dites-vous, que l'aurore se lève . . .
Mais dans les pleurs souvent un beau songe s'achève,
Et la gloire a coûté bien des cuisants regrets !

N'importe ! ouvrez au vent vos ailes frémissantes !
Bravez, petits oiseaux, nos saisons menaçantes :
La tempête a toujours son lendemain vermeil ;

La pelouse a des tons plus verts après l'averse ;
Et l'azur vif où nul nuage ne se berce
Ne sait pas refléter les rayons du soleil !